

# GEORG KAISER

(Magdeburg 1878 – Ascona 1945)

## Après une guerre perdue<sup>1</sup>

(1941)

Après une guerre perdue, alors que règnent la famine et la dépravation – mutation de tous les concepts –, un bonimenteur de foire entrevoit sa chance. Attendu qu'il est lui-même possédé par de vils instincts, il sent qu'il est en mesure d'imposer son gouvernement à tous s'il promet de les sauver de l'état de désespérance où ils se trouvent. Aussi promet-il, promet *tout* – à condition qu'on le suive, pour peu qu'on lui obéisse !

Et ce peuple, qui a tout perdu et ne perçoit aucune issue, prête foi dans sa bêtise à la vacuité de ces boniments qui ne visent nullement à son bonheur, mais tout bonnement à servir un pouvoir personnel – cet abject désir de domination.

Bien faible est au début le nombre des fidèles, mais le boniment ne cesse de s'amplifier, les promesses gagnent en hardiesse – jamais contrôlables, jamais contrôlées. Ceux qui n'ont rien à perdre, qui se refusent à penser et à exercer leur esprit critique, répondent à l'appel du corrupteur. Lequel les mène à leur perte. Titubant de faim, abasourdis par les clameurs de la multitude, poussés par un ardent désir de liberté et de paix, ils font chorus aux vociférations porteuses de leurs aspirations.

Le grand scélérat a atteint son but. Il les broie maintenant, eux qu'il a séduits par ses mensonges effrontés, en une masse harcelée qu'il domine et exploite. Il pousse le sadisme jusqu'à faire construire la prison à côté de son palais. Il entend le bruit des chaînes, les gémissements de ceux que l'on torture, et sa suffisance ne connaît plus de bornes : il possède désormais le droit de vie et de mort sur tous.

Et tandis que tous crèvent de faim et dépérissent, un camion couvert d'inscriptions falsifiées, regorgeant de victuailles et des breuvages les plus luxueux, traverse chaque jour la cour de la prison pour se rendre au palais. C'est que, afin de pouvoir proférer de nouveaux mensonges, tous censés rester lettre morte, l'auguste langue veut se fortifier avec les mets les plus raffinés.

Cependant, le peuple finit par s'apercevoir qu'aucune promesse ne se concrétise. On est encore contraint de réprimer son sentiment de révolte, toutefois la foule des révoltés grossit à vue d'œil. On n'en est encore qu'aux murmures, mais le plan est prêt : renverser le plus ignoble des menteurs.

Et un jour, alors que suite à une défaillance dans la direction, le camion percute violemment le mur et déverse aux pieds des affamés les nourritures les plus exquises, le signal est donné. Certains parviennent à se débarrasser de leurs chaînes. Les gardiens sont vite maîtrisés et l'on donne l'assaut au palais, prêt à tous les meurtres.

---

<sup>1</sup> In Georg Kaiser, *Stücke, Erzählungen, Aufsätze, Gedichte*, Cologne, Kiepenheuer & Witsch, 1966, p. 648 sq. (traduction Thierry FERAL).

Celui que l'on menace ainsi est prompt à la réflexion. Bien trop couard pour reconnaître ses méfaits, il se réfugie par un couloir souterrain dans la prison. Ayant préalablement pris de soin de transformer quelque peu sa barbe et de modifier sa coiffure – méconnaissable pour tout regard superficiel –, il s'enchaîne lui-même et gémit pour qu'on le libère. Les révoltés sont diligents à accéder à sa requête, et le voilà qui s'élance à l'assaut – à la recherche de lui-même.

Et ses discours de se faire encore une fois frénétiques, il veut libérer le peuple du tyran. Et encore une fois nul ne décèle la supercherie. Ils sont la dupe de ce chef qui se place à leur tête pour se chercher lui-même et s'anéantir. Et c'est dans l'allégresse qu'on le suit, celui-là même que l'on veut détruire. Il couvre de son incommensurable mépris le couard qui a pris la fuite, met sa propre tête à prix, et le voici pour la seconde fois érigé en héros auquel on se soumet et obéit de bonne grâce. Et l'on n'y voit que du feu.

En cachette, devant ses hauts miroirs, il s'amuse à se contempler tel qu'il est et essaie déjà son nouveau masque. Sera-t-il le héros d'un film ? Un reporter qui fera sa fortune grâce à des pamphlets sur lui-même ?

Avant que pour la seconde fois la révolte et la chasse à l'homme n'éclatent, il a dressé son plan : il se transforme de son propre chef en saint. Jeûnant et priant, il vit dans une cabane dans la forêt, et la foule bernée, à laquelle aucun être terrestre n'a pu venir en aide, se rend à lui en pèlerinage, lui le demi-dieu.

Sa victoire est désormais définitive : il peut promettre ce qu'il n'a nul besoin de tenir. Et on lui voue un culte.